

**MARGUERITE YOURCENAR ET HENRY BAUCHAU:
RETOUR AU MYTHE D'ANTIGONE**

par Rodica LASCU-POP (Cluj-Napoca)

Le mythe d'Antigone, ce récit fondateur qui acquiert chez Sophocle sa première formulation littéraire, a exercé une irrésistible fascination suscitant, au fil des époques, un foisonnement d'œuvres: tragédies, drames, opéras, romans, nouvelles, poèmes. L'explication de cette résurrection périodique devrait être cherchée, comme le démontre Raymond Trousson, dans la "signification fondamentalement politique"^[1] que recouvre l'affrontement Antigone-Créon. Cette situation conflictuelle initiale s'est fixée dans la conscience culturelle comme une référence idéale pour traduire, dans un contexte historique et politique donné, l'insurrection de la conscience individuelle contre la raison d'État. Ce n'est pas un hasard si au XX^e siècle, période durement éprouvée par la prolifération des situations conflictuelles, le principe de "transgression"^[2], l'esprit de révolte et de contestation aient trouvé dans la matière mythique une forme d'expression privilégiée. En effet, nombreux sont les écrivains de notre temps qui ont choisi d'emprunter l'image d'Antigone pour faire entendre leur message idéologique, pour défendre les valeurs humaines et morales, mais aussi pour évoquer une expérience personnelle. Parmi eux, Jean Anouilh, Jean

[1] Raymond Trousson, "Le thème et l'histoire: le cas d'Antigone", in *Revue des Langues vivantes*, XLIII, 1977, p. 455.

[2] Simone Fraisse notait à ce propos: "Aujourd'hui pas de mythe d'Antigone sans un édit à violer, sans une *transgression*", *Le mythe d'Antigone*, Paris, Armand Colin, 1974, p. 82.

Cocteau, Marguerite Yourcenar, Henry Bauchau et, au-delà du domaine français, Bertolt Brecht, Max Mell, Peter Karvas.

Marguerite Yourcenar et Henry Bauchau sont deux auteurs bien différents, paradoxalement proches et lointains, mais qui s'inscrivent, par la récupération du Mythe et de l'Histoire, dans une même filiation littéraire. Deux auteurs dont le parcours biographique et spirituel, connaît des concomitances, des similitudes, des proximités aussi bien que des écarts et des détournements.

Tous les deux sont nés en Belgique^[3], pays auquel ils restent très attachés, mais qu'ils quitteront pour la France, dans un premier temps, car d'autres arrachements suivront. Marguerite Yourcenar, à peine née et déjà orpheline, regagnera avec son père le château du Mont-Noir, emportant inconsciemment la blessure secrète d'une naissance meurtrière; Henry Bauchau, en pleine jeunesse, après s'être dévoué, dans la tourmente de l'occupation nazie, à la fondation et au bon fonctionnement du "Service des Volontaires du Travail pour la Wallonie", prendra l'exil, déçu et meurtri par la blessure d'une "erreur généreuse"^[4].

La consécration littéraire et les honneurs, attribution de prix, titres, viendront couronner leur œuvre assez tardivement, après la cinquantaine; ils seront tous les deux élus à l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, Marguerite Yourcenar en 1970, avant que l'Académie française ne lui tende le fauteuil de Roger Caillois, et Henry Bauchau en 1990.

Le voyage, l'errance, le cheminement sont des mots clés dans l'univers des deux écrivains, mais qui traduisent des rapports au monde bien différents. Dès son enfance, Marguerite Yourcenar a vécu le "nomadisme", aux côtés de son père toujours itinérant,

[3] Marguerite Yourcenar a vu le jour à Bruxelles, en 1903 et Henry Bauchau à Malines, en 1913.

[4] Henry Bauchau, "Note sur la communication de Madame Anne Morelli", in *Henry Bauchau. Un écrivain, une œuvre*, Actes du colloque international de Noci, Bologna, CLUEB, 1993, coll. Belœil, p. 41.

et elle “ne perdra jamais le goût du voyage «aussi violent que le désir charnel»”[5]. Voyageuse impénitente[6], elle a traversé avec le siècle, des océans et des continents, en “échange[ant] l’Atlantique pour le Pacifique”[7], l’Europe pour l’Asie et l’Amérique. Mais la Grèce, ce pays d’élection qui l’a fait mûrir, restera indissolublement liée au souvenir de son “impossible passion” pour l’écrivain André Fraigneau.

Pour Henry Bauchau le cheminement est une expérience initiatique qui se confond avec la traversée du “labyrinthe de l’analyse”[8] et la redécouverte de l’écriture[9]. L’auteur est ainsi amené à creuser dans les couches profondes de “[s]a géologie personnelle”[10] et à explorer les terres inconnues de l’imaginaire. C’est de cette *géographie intérieure*, du Brabant wallon de sa petite enfance que surgissent des pays comme la Grèce, la Mongolie, la Chine, la Perse, les États-Unis, lieux où il situe certaines de ses œuvres, mais qu’il avoue n’avoir jamais visités[11].

Les deux écrivains empruntent des voies différentes pour faire ressusciter la figure d’Antigone: Marguerite Yourcenar (entre)prend dans son récit poétique “Antigone ou le choix”[12], un raccourci du

[5] Josyane Savigneau, *Marguerite Yourcenar. L’invention d’une vie*, Paris, Gallimard, coll. Biographies, 1990, p. 214.

[6] Nous signalons la parution, depuis notre colloque, du volume *Les Voyages de Marguerite Yourcenar*, Bruxelles, *Bulletin* du C.I.D.M.Y., n° 8, décembre 1996.

[7] Marguerite Yourcenar, *Le Tour de la prison*, in *Essais et mémoires*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1991, p. 605.

[8] Henry Bauchau, *L’Écriture et la Circonstance*, Louvain-la-Neuve, Faculté de Philosophie et Lettres de l’Université Catholique de Louvain, Chaire de Poétique 2, 1988, p. 9.

[9] De 1947 à 1950, Henry Bauchau fait une psychanalyse avec Blanche Reverchon-Jouve, grâce à qui, après plusieurs années d’interruption, il recommencera à écrire.

[10] Henry Bauchau, *L’Écriture et la Circonstance*, *op.cit.*, p. 6.

[11] “[...] ce sont des pays où je ne suis pas allé. Des pays où mon imaginaire n’est pas retenu, limité par ce que j’ai vu et entendu à l’âge adulte”, *ibid.*, p. 46.

[12] Marguerite Yourcenar, *Feux*, Paris, Grasset, 1936. Sauf indication expresse, nos citations renvoient à l’édition *Œuvres romanesques*, Paris Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1991 et seront suivies du sigle *OR*.

“déjà dit”, tandis que Henry Bauchau retrace, dans son cycle d’*Œdipe* et d’*Antigone*^[13], le parcours initiatique du “non-dit”.

La genèse du texte yourcenarien, comme des huit autres “proses lyriques” du même recueil, est liée à la “névrose passionnelle”^[14] vécue par l’auteur. Le recours à la légende et à l’histoire est un “véhicule pour mener le plus loin possible une expérience personnelle, et, s’il se peut, pour finir par la dépasser.”^[15] En adoptant le langage universel du mythe Marguerite Yourcenar veut “sortir de l’anecdote, enfermée dans un cadre très étroit, et tâcher de montrer ce qui se trouve derrière, c’est-à-dire une flamme gaie et dure.”^[16] Pour *Antigone*, cette “flamme” c’est “l’amour de la justice”. Retenons donc que *Feux*, ce livre brûlant et désespéré, est le “[p]roduit d’une crise passionnelle” (OR 1075) et que le mythe y est l’expression d’un choix, d’une option, mais aussi d’une gageure, glorifier ou exorciser “l’amour total” par l’utilisation d’un sujet déjà ressassé^[17], déjà dit.

Guidé par l’expérience du divan, analysant et analyste à la fois, Bauchau ne cherche pas un alibi ou un masque dans la matière mythique, mais le dévoilement des profondeurs du moi: “je dépeins dans *Œdipe sur la route* mon univers intérieur agrandi aux dimensions

[13] Dans ce cycle nous comptons les principaux textes d’inspiration mythologique (théâtre, poèmes, romans, récits, journal, conférences), produits par Bauchau: *La Machination*, théâtre, Lausanne, L’Aire, 1969; *Les deux Antigone*, (poème), in *Poésie 1950-1986*, Arles, Actes Sud, 1986; *L’Écriture et la Circonstance*, conférences, *op. cit.*; *Œdipe sur la route*, roman, Arles, Actes Sud, 1990; *Diotime et les lions*, récit, Arles, Actes Sud, 1991; *L’Enfant de Salamine*, récit, in *La Revue générale*, n° 3, 1991; *Jour après jour. Journal 1983-1989*, Bruxelles, Les Éperonniers, coll. maintenant ou jamais, 1992; *L’Arbre fou*, récit, in *La Revue générale*, n° 2, 1993; *Le Cri d’Antigone*, récit, in *La Revue générale*, n° 8-9, 1993. Nous signalons également les deux recueils *L’Arbre fou. Théâtre - récits - poèmes du cycle d’Œdipe et d’Antigone*, Bruxelles, Les Éperonniers, coll. maintenant ou jamais, 1995 et *Heureux les déliants. Poèmes 1950-1995*, Bruxelles, Labor, 1995, coll. Espace Nord, ainsi que la récente parution du roman *Antigone*, Arles, Actes Sud, 1997.

[14] Josyane Savigneau, *op. cit.*, p. 108.

[15] “Avertissement” à *Feux*, Paris, Plon, 1957, p. 1-3.

[16] Marguerite Yourcenar, *Les Yeux ouverts*. Entretiens avec Matthieu Galey, Paris, Le Centurion, 1980, p. 97.

[17] “L’émulation, notait Marguerite Yourcenar, pousse l’artiste à choisir le même sujet prestigieux et rebattu, comme chaque actrice à jouer Juliette.” *En pèlerin et en étranger*, Paris, Gallimard, 1981, p. 28.

du mythe”^[18]. Le ressort de son écriture se trouve donc dans le désir vertigineux de s'approprier le moi, de se libérer de la prison de l'Inconscient par la porte de corne du rêve, des visions et des souvenirs.

Les étranges cheminements du désir, qui partent peut-être de rêves dont nous ne savons plus rien, qui se présentent à notre porte, insistent, disparaissent, se mêlent aux intermittences de la pensée, passent parfois à l'acte pour redevenir ensuite inatteignables.

Le désir, cette attention submergeante.^[19]

Bauchau ne *choisit* pas le mythe^[20], c'est le mythe qui vient à sa rencontre pour susciter l'écriture. Pendant les vacances d'été de 1982, l'écrivain se voit obligé d'abandonner un projet de roman pour suivre l'appel d'Antigone. “[J]e me sens incité ou peut-être contraint d'écrire les poèmes du recueil *Les Deux Antigone*. [...] Dès le premier vers – qui fut un vers donné – le poème dit: «Ainsi le temps nous fait l'un pour l'autre Antigone»^[21]. Quelques années plus tard, la vision confuse d'«Œdipe aveugle, assis au pied d'une colonne»^[22], suffit pour lancer l'écrivain sur la route entre Thèbes et Colone.

Le traitement de la légende subit chez Marguerite Yourcenar une opération de remodelage^[23] et d'émondage, la concentration

[18] Henry Bauchau, *Jour après jour. Journal 1983-1989, op. cit.*, p. 259.

[19] *Ibid.*, p. 19.

[20] S'il y a un *choix* de l'auteur, c'est celui de la liberté de l'inconscient, de la dictée intérieure, du hasard. Nombreuses sont les notations du *Journal* qui témoignent de cette emprise des puissances intérieures et qui retracent le parcours poétique de l'œuvre. Voir à ce propos l'article de l'exégète de Bauchau Myriam Watthée-Delmotte, “De l'aveuglement au sens, Œdipe et l'écrivain sur la route. Lecture du journal de Henry Bauchau”, in *Henry Bauchau. Un écrivain, une œuvre, op. cit.*, p. 241-254 et plus récemment son ouvrage critique *Henry Bauchau*, Bruxelles, Labor, coll. “Un livre, une œuvre”, 1994.

[21] Henry Bauchau, *L'Écriture et la Circonstance, op. cit.*, p. 74.

[22] Henry Bauchau, *Jour après jour. Journal 1983-1989, op. cit.*, p. 27.

[23] Nous signalons la thèse de Rémy Poignault *L'Antiquité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar. Littérature, mythe et histoire*, dont le chapitre IV est consacré notamment à “«Antigone ou le choix». Un Christ de la fraternité”, Bruxelles, Latomus, 1995, p. 69-84. Par la sollicitude confraternelle de l'auteur, nous avons pu consulter ce chapitre avant la publication de la thèse. Nous l'en remercions vivement.

textuelle étant dictée par la spécificité générique, “c’est un monologue personnel [...] extériorisé, désincarné”^[24] aussi bien que par la fulgurance et l’intensité de la passion. Le texte s’ouvre sur l’image de Thèbes, desséché et calciné par l’“affreux soleil” de la haine et se termine sur l’image cosmique du réveil à la vie “de la terre tombée en léthargie” (OR 1110), grâce au geste sacrificiel d’Antigone. Les deux repères temporels qui marquent l’incipit et le dénouement sont chargés d’une valeur symbolique: “Midi profond parlait de fureur: minuit profond parle de désespoir” (OR 1110). Après la mort de la Sphinge, la lumière impitoyable de la vérité inonde “la ville ignoble”, chasse l’ombre pour dévoiler les secrets monstrueux. Tous les personnages sont atteints par la brûlure implacable de la vérité: “Jocaste s’est étranglée pour ne plus voir le soleil”, “le cœur du nouveau roi est sec comme le rocher”, “Œdipe est devenu aveugle à force de manipuler ces rais sombres” (OR 1107). Antigone est la seule qui “supporte les flèches décochées par la lampe à arc d’Apollon, comme si la douleur lui servait de lunettes noires” (OR 1107). La condensation du texte entraîne une accélération temporelle: Antigone quitte Thèbes pour accompagner “Œdipe hors des portes béantes qui paraissent le vomir. Elle conduit le long des routes de l’exil ce père qui est en même temps son tragique frère aîné” (OR 1107). Cette séquence de l’errance, que Marguerite Yourcenar exprime elliptiquement en deux lignes, constitue pour Bauchau la matrice de son imaginaire. La vision de Marguerite Yourcenar est toute différente de celle de Henry Bauchau, car, comme nous le disait le romancier dans une de ses lettres^[25], “elle ignore le parcours initiatique d’Antigone, l’arrière-plan de ses dix années d’errance.”

Œdipe sur la route ^[26] s’inscrit dans cet espace intermédiaire, resté inexploré, qui se situe entre Thèbes et

[24] Marguerite Yourcenar, *Les Yeux ouverts*, op. cit., p. 96.

[25] Il s’agit d’une lettre manuscrite du 20.08.1993 que Henry Bauchau nous a adressée en réponse à notre missive concernant ce projet de lecture parallèle des deux Antigone et où il nous fait part de ses propres réflexions sur le texte yourcenarien. Partiellement, ces notes ont été publiées dans le volume *Regards belges sur Marguerite Yourcenar*, Bruxelles, *Bulletin* du C.I.D.M.Y., n° 5, décembre 1993, p. 44-45.

[26] Nos citations à *Œdipe sur la route*, op. cit., seront désormais marquées du sigle Œ.

Monteur 23.08-43

Chère Rodica

Votre lettre - et la photo copée de l'Antigone de Yourecenar - m'est arrivée avec quelques retards dues aux vacances. Je suis actuellement en Tassinari où je travaille à mon roman que j'intitule provisoirement Le cri d'Antigone. Je vous envoie le texte de ma communication de Bruxelles. C'est un écrit de circonstance et je crois que la seconde partie est la seule intéressante, le début n'était qu'une introduction pour ceux qui ne connaissent guère l'histoire d'Antigone.

Je vous remercie de m'avoir signalé le traducteur bulgare je lui envoie le texte. [...]

Je trouve que c'est une idée très intéressante de comparer la version que Yourecenar a d'Antigone avec

la même. Toutes deux sont
différentes de celle de Sophocle.
Dans le texte de Yourcenar il y
a une très frappante redondance
de thèmes chrétiens enveloppés dans
un très beau mouvement poéti-
que. Antigone devant la sacreur,
s'inculte pour Oedipe "un moyen
de s'engager une sacreur". Antigone
retourne à Thèbes "comme St Pierre
rentra à Rome pour s'y faire cruci-
fier". Elle attend la défaite d'un
des frères "pour se vover ou vaincre,
comme si la douleur était son
jugement de Dieu". "Elle marche
sur les morts comme Jésus sur
la mer.", "Polynice exulte comme
la douleur" et c'est la douleur que
par préférence elle veut servir. "Elle
porte son crucifié" comme on portait
une croix."
"Sa dévotion avec yeux ^{croisés} Oedipe

resplendit en des millions d'aveugles.
Sa vision est toute imprégnée de
dolorisme d'un certain christianisme
opposé au christianisme de la
et où la fête de l'existence de Dieu, de Maître Eckhart,
réurrection. C'est un texte très
romantique, très défiant des
textes postérieurs parfois trop maîtri-
sés. On voit dans ce texte la lutte
qu'elle a dû soutenir entre son
romantisme initial pour arriver
à ~~son~~ au classicisme ^{moderne} d'Hadrien
et de l'œuvre au noir.

Sa vision est toute défiante de
la même car elle ignore le
parcours initiatique d'Antigone
^{Placer le cœur}
Sa dévotion aux yeux crevés d'Œdipe
pour ~~l'aveugle~~ resplendit en des
millions d'aveugles. Pour moi, Ant
gone attend (sans attente) la nou-
velle clairvoyance d'Œdipe à Colone
Sa lumière brille pour ceux qui
aveugent comme elle le cœur et

frère le par cours initiatique. Par
l'après ce parcours est celui de
l'arrangement. Par elle c'est ^{après cela} celui
de l'échec, elle ne se concilie pas
ses frères, elle n'épouse pas Haïm
elle n'aura pas d'enfants, elle ne se
fera pas comprendre de Irion et
sera ~~à jamais~~ ^{isolée} vivante. Antigone n'
~~choisit~~ choisit pas la douleur, elle ne
choisit pas la justice. Elle antère son
frère parce que ^{elle l'aime et que,} le corps a des droits
et le criminel aussi. Le corps de
Polynice a droit au respect, le
criminel demeure un homme don
on ne peut abandonner le corps, comme
celui d'une bête, aux vautours.

Je pense que ce qui distingue me
surtout d'Antigone de celles que R
connait c'est surtout l'arrivé plus
de ses dix années d'errance

Où je refuse tout ce fait y our com
c'est quand elle écrit : "On ne tue
pas la lumière ; on ne peut que

la souffrance". Pour moi Antigone
n'est pas une héroïne, pas une
sainte, mais une lumière, une
faible lumière ^{annonciatrice et} ~~annonciatrice~~ intrépide qui
attend ceux qui transmettent sa
clarté aux générations suivantes
Vania, chère Rodica, ce que je veux
dire succinctement sur le beau texte
de yourcenar et ma propre compréhension
d'Antigone. Je travaille toujours au
roman que je lui consacre mais je
n'en suis qu'aux brouillons et rien
n'est publiable.

Je vous envoie mon très amical
salut et Laure y joint le sien.

Henry Bauchau

Colone^[27]. L'originalité de Bauchau c'est d'avoir dit en une forme poétique "[c]e que Sophocle et Freud ont laissé «impensato» ou «non-dit» [...] l'état d'errance et la route longue par lesquels il faut passer pour aller de l'aveuglement à une certaine voyance".^[28] La démarche de l'auteur n'est pas sans rappeler l'âpre et tortueuse marche de l'analyse: "l'analyse est un état de patience, c'est cette patience stabilisée qui redonne confiance à l'inconscient et lui ouvre l'espace où se déployer."^[29] Pour Œdipe et Antigone cet "espace" est *la route*. L'Antigone de Marguerite Yourcenar quitte Thèbes pour *conduire* son père aveugle sur "[l]es routes de l'exil", tandis que l'héroïne de Bauchau fuit la cité du désastre pour le *sui-vre*^[30] patiente, en psychothérapeute, sur le chemin de l'aveuglement. Le "pilote", c'est l'aveugle, guidé par son regard intérieur, Antigone ne fait que le suivre:

Son rôle est de le suivre, à la distance convenable, sans lui donner aucun avertissement, sans lui apporter aucune aide et pourtant d'être présente, toujours plus présente à leur commune déperdition. [...] Œdipe, sa journée de route

[27] "Moi aussi Sophocle m'appelle, mais non pas à m'inspirer de lui. Il m'appelle à dire le temps qu'il n'a pas dit, le temps entre Thèbes et Colone", Henry Bauchau, *Jour après jour. Journal 1983-1989, op. cit.*, p. 209.

[28] "Ancora e sempre sulla strada", conversazione con Henry Bauchau a cura di Adriano Marchetti, in Henry Bauchau *Diotima e i leoni*, traduzione a cura di Giuseppe Guglielmi, Firenze, Giunti, 1993. Nos citations renvoient au texte manuscrit de l'interview (v. o. en français) dont l'auteur nous a généreusement fourni la copie, p. 10.

[29] Henry Bauchau, "Œdipe de Thèbes à Colone ou l'enfance d'un livre", in *Le Bulletin Freudien*, n° 19, printemps 1992, p. 129.

[30] Cette image d'Antigone suivant son père sur la route se retrouve aussi dans le poème "Sophocle sur la route" dont nous citons un fragment:
 Suivant Œdipe sur la route, serviteur des langues du songe
 Vint celle qu'on n'attendait pas
 L'enfant longue, la naissante, la lucide, la limpide Antigone des rivières
 La timide et la rebelle, l'ignorante, l'éclairante
 Laborante du futur qui fait face aux prédateurs.
 Seule avec le délirant, elle a vécu le détour que fait le divin mendiant
 Elle a partagé ses jours, ses erreurs et ses bonheurs
 Et soutenu le débat
 Du cœur avec le malheur. (*Heureux les déliants, op. cit.*, p. 26-27)

finie, accepte l'aide qui se présente. Il sort du labyrinthe de sa mémoire ou de sa pensée et Antigone peut le rejoindre (*Œ* 270).

Antigone ignore le sens de la route, tout ce qu'elle sait c'est que sa place est là, aux côtés d'Œdipe, elle "attend (sans attendre) la nouvelle clairvoyance d'Œdipe à Colone"^[31]. Quand Diotime lui demande si elle ne voudrait pas épouser Clios et renoncer ainsi à l'errance, elle répond sans hésitation: "Je ne peux pas, je dois rester sur la route avec lui. [...] Pour lui et pour moi" (*Œ* 203). Dans la nuit de Thèbes, l'héroïne yourcenarienne "devient une lampe. Sa dévotion aux yeux crevés d'Œdipe respandit sur des millions d'aveugles" (*OR* 1109), alors que chez Bauchau "sa lumière brille pour ceux qui auront comme elle le courage de faire le parcours initiatique"^[32].

Antigone évolue avec la route, d'épreuve en épreuve elle grandit, se transforme intérieurement, ses liens de fraternité avec Œdipe se développent. Au début du roman, Œdipe n'était que le père qui appelait sans cesse sa fille dans son cœur, peu à peu il devient le frère, "ce frère frappé par le malheur, qu'elle a suivi, qu'elle a poursuivi" (*Œ* 105) depuis Thèbes et dont elle "a lavé patiemment le masque effrayant [du] parricide et [de] l'inceste" (*Œ* 249). Chez Marguerite Yourcenar l'amour incestueux trouve sa justification dans le bonheur d'avoir une sœur. Œdipe "bénit l'heureuse faute qui l'a jeté sur Jocaste, comme si l'inceste avec la mère n'avait été pour lui qu'un moyen de s'engendrer une sœur" (*OR* 1107).

Œdipe et Antigone poursuivent leur périple jusqu'à Colone. Ce qui les attire à Athènes ce n'est pas l'appel des dieux, car, comme le dit Bauchau, "[p]our un écrivain ou un lecteur de notre époque, Œdipe ne peut plus être appelé à Colone par un dieu"^[33], mais c'est la voix inconnue de l'homme du rêve d'Œdipe. Cet homme qui, portant une lumière, "arrive à sa rencontre et l'attire irrésistiblement vers lui" (*Œ* 274), n'est autre que le poète qui

[31] Henry Bauchau, lettre manuscrite du 20.08.1993.

[32] *Ibid.*

[33] Henry Bauchau, *Jour après jour. Journal 1983-1989, op. cit.*, p. 158.

écrivra leur aventure et les fera agir sur la scène: Sophocle. À travers cette séquence onirique, qui sera développée dans le récit *L'enfant de Salamine*, les deux héros mythiques rejoignent leur créateur. "Tu nous appelles aujourd'hui à la vie sans savoir comment la donner. C'est à toi de le découvrir, homme nocturne, qui écoutes sans lassitude le désir des oiseaux dans les bois et qui te crois incapable de répondre à notre désir d'exister dans l'imagination des humains. Creuse en toi-même, car tu seras notre créateur ou rien!"^[34] Cet appel à l'existence traduit, par un ingénieux effet de spécularité^[35], la quête littéraire de l'auteur, le vertige de l'écriture à venir, sa délivrance et son épanouissement. Le non-dit trouve ainsi, grâce à "l'intraitable espérance" d'Antigone, la voix du créateur qui le dira.

L'Antigone de Marguerite Yourcenar conduit son père en l'exil jusqu'au repos définitif "dans le lit des Furies qui se transforment aussitôt en déesses protectrices, puisque toute douleur à qui l'on s'abandonne se change en sérénité"(OR 1108). L'héroïne de Bauchau accompagne Œdipe jusqu'à la proximité de la fresque que Clios a peinte sur un mur et qui représente le chemin de leur voyage. Œdipe prend ce chemin bordé d'arbres, de ronces, de touffes de coquelicots, s'y enfonce et disparaît là où "la clarté du ciel se confond avec la lumière dorée des soleils"(Œ 302). La fin du voyage d'Œdipe prend ainsi la figure d'un commencement, car comme le dit Antigone: "Le chemin a disparu, peut-être, mais Œdipe est encore, est toujours sur la route" (Œ 302).

Le retour d'Antigone à Thèbes est projeté dans des éclairages différents chez les deux auteurs. L'Antigone yourcenarienne "refuse l'aumône de Thésée" (OR 1108) et "regagne à pied la ville" (OR

[34] Henry Bauchau, *L'enfant de Salamine*, op. cit., p. 89.

[35] En préparant ses conférences pour la Chaire de poétique de l'Université de Louvain-la-Neuve, Henry Bauchau notait: "L'errance initiatique d'Œdipe, d'Antigone et du romancier qui aveuglés à l'origine doivent devenir voyants pour répondre à l'appel de Sophocle. Appel qui les égare, qui les guide et les éclaire sur le chemin de l'écriture." Citation reprise dans l'article "Œdipe de Thèbes à Colone ou l'enfance d'un livre", in *Le Bulletin Freudien*, n° 19, printemps 1992, p. 125.

1108), elle est “[d]épeignée, suante, objet de risée aux fous, objet de scandale aux sages” (OR 1108). Son retour prend la signification d’un sublime sacrifice de soi comparable à celui des saints de l’âge chrétien: “Elle se dirige vers Thèbes comme saint Pierre rentre à Rome, pour s’y faire crucifier” (OR 1108). Antigone traverse la ville “vidée par la peste de la haine” et attend “sur les créneaux” (OR 1108) le résultat du combat pour “se vouer au vaincu” (OR 1108), car “les jumeaux ne sont pour elle qu’un seul sursaut de douleur” (OR 1108). Son vrai choix c’est le dévouement, la charité, le sacrifice.

Dans *Le cri d'Antigone*^[36], Bauchau imagine le retour de son héroïne après dix ans d’“errance aveugle” aux côtés d’Œdipe. Elle refuse de rester à Athènes, “elle n’ignore pas que c’est là que vont s’ouvrir l’avenir renouvelé d’Œdipe et le sien” (AF 155). Si elle retourne à Thèbes c’est parce qu’elle sait que “le meurtre est en marche vers Polynice et Étéocle, les frères ennemis” (AF 155). La cité royale a profondément changé depuis son départ. “L’inceste, l’aveuglement et l’exil d’Œdipe font partie des mythes fondateurs de la cité, mais plus des événements vécus” (AF 156). Personne ne reconnaît dans la mendicante “au corps durci par la route, la misère et les travaux” (AF 156) la princesse Antigone. Elle essaie “de réconcilier ses frères, non parce que c’est une chose possible, mais parce c’est la chose à faire” (AF 156). L’expérience de la route lui a appris que parfois il y a des “pouvoirs inattendus” qui font que des choses impossibles deviennent réalité. Mais les tentatives d’Antigone sont vouées à l’échec: elle ne parle que le langage de l’amour et de l’espérance, et Étéocle ne connaît que celui de la haine: “Tu ne comprendras donc jamais rien à la haine, ma pauvre sœur, c’est pourtant l’essentiel” (AF 156). L’amour n’est pour Étéocle que “l’autre visage de la haine”, “son visage pâle” (AF 157).

[36] Henry Bauchau, *L’Arbre fou. Théâtre – récits – poèmes du cycle d’Œdipe et d’Antigone*, op. cit. Nos citations renvoient à cette édition et seront marquées du sigle AF.

Avec Polynice non plus, malgré leur affection, la communication n'est pas possible, car ce qui pour Antigone est une rivalité, pour lui "est devenu un plaisir, un divertissement essentiel" (AF 157). La haine est l'énergie vitale "qui anime et agrandit leurs vies" (AF 157). Paradoxalement, c'est *par* et *dans* "cette haine éblouie" (AF 157) que les jumeaux retrouvent leur unité originelle. Ce qui les unit c'est donc la fraternité de la haine. Chez Marguerite Yourcenar, comme l'a déjà souligné Rémy Poignault, les rapports entre les trois frères et sœur changent: "[à] la gémellité [naturelle] d'Étéocle et Polynice se substitue la gémellité plus radicale, symbolique, à caractère androgyne, d'Antigone et Polynice"^[37]. Ce qui unit le frère et la sœur, c'est "la fraternité du malheur"^[38].

L'échec de la parole ne décourage pas Antigone, elle "sait que rien n'arrêtera ses frères, comme rien autrefois n'a pu arrêter Œdipe. Pour eux comme pour lui, elle ne renonce pas, elle sera présente" (AF 157). Et sa présence à Thèbes se manifeste par un cri de détresse, comme autrefois quand elle mendiait dans les villages pour Œdipe. Mais cette fois, "[c]e n'est plus l'ancien cri [...] il est trop faible pour la ville inexorable où plus personne n'écoute" (AF 159). C'est un cri de colère et de fureur qui jaillit de son corps déchiré pour expulser la douleur et la vérité, pour appeler "l'espérance, l'existence de la clarté [...], la lumière" (AF 160). C'est à travers ce "terrible langage" qu'Antigone, la "[m]endicante définitive" (AF 159), hurle sa révolte contre les injustices et les crimes, qu'elle lance son appel à la charité. "Oui, de cette ville avare et dure, tous ces gens sont venus pour pleurer avec elle sur le malheur commun, mais pas seulement pleurer. Il devait y avoir dans son cri une obscure espérance, peut-être même un appel à l'action puisqu'ils ont apporté tout cet argent et cette incroyable quantité de dons qui l'entourent" (AF 161). L'Antigone de Bauchau est ce cri lumière, éveilleur et éclaireur des consciences, qui se répand dans

[37] Rémy Poignault, *L'Antiquité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar. Littérature, mythe et histoire*, op. cit., p. 77.

[38] *Ibid.*

un Thèbes frappé de surdité. "Pour moi Antigone n'est pas une héroïne, pas une sainte, mais une lumière, une faible lumière annonciatrice et intrépide qui attend ceux qui transmettront sa clarté aux générations successives."^[39] Bauchau rejoint ainsi Marguerite Yourcenar, lorsqu'elle dit: "On ne tue pas la lumière; on ne peut que la suffoquer: on met sous le boisseau l'agonie d'Antigone" (*OR* 1110). Sauf que, chez Marguerite Yourcenar, cette allusion au châtiment infligé par Créon   Antigone est enrichie d'une référence biblique^[40]. La foi d'Antigone est une lumière que Créon "met sous le boisseau". Sa condamnation arrête le temps et plonge la ville dans la nuit du crime qui se prépare: "privé d'astres" (*OR* 1110), Thèbes est frappé de cécité, "les dormeurs allongés dans le noir absolu ne voient plus leur conscience" (*OR* 1110), Créon lui-même, "couché dans le lit d'Œdipe, repose sur le dur oreiller de la raison d' tat" (*OR* 1110). Le sacrifice d'Antigone, comparable à celui du Christ, entraîne, avec la résurrection du monde, la remise "en mouvement [de] la machinerie des astres" (*OR* 1110), le retour de la lumière et le réveil du temps. "Le pendule du monde est le cœur d'Antigone" (*OR* 1110).

[39] Lettre manuscrite du 20.08.1993.

[40] Cf. Rémy Poignault, *op. cit.*, p. 81.
